

«Je vois que tout est en règle. Merci d’avoir ainsi patienté, Dem Ambassadrice. Au nom de tout le peloton de Crous ville, je vous souhaite une bonne arrivée en Royaume Oktaro, et une bonne fin de voyage à destination de Jikiol-Hel.»

Leër considéra un instant le lieutenant dressé devant elle et les documents qu’il lui tendait. Les fines lignes qui égayaient les commissures de son regard, comme s’il passait ses journées dans la félicité la plus totale, contrastaient étrangement avec la rigidité militaire de son uniforme, un ensemble pantalon et chemise d’un gris léger agrémenté de lignes dorées au niveau des coutures, qu’aucun pli ne venait souiller. Les deux lignes qui paraient sur chacune des épaules du soldat, elles aussi d’un jaune éclatant, et symbolisaient son grade semblaient avoir été cousues la veille. La paire de gants, délicatement posée sur le bord gauche du bureau sur lequel le militaire avait procédé aux vérifications d’usage, était si parfaitement alignée avec la pochette qu’elle lui avait donnée et depuis laquelle les documents officiels avaient été tirés que la jeune femme avait un instant hésité à demander si cela était dû au hasard, ou bien si le jeune officier avait délibérément agi de telle manière qu’ils le fussent. Elle s’en était toutefois abstenu, autant pour assurer son statut que pour éviter de froisser la dignité du gradé. Ainsi l’un en face de l’autre, Leër hésitait. Passer la frontière était-il vraiment aussi aisé?

Comprenant son regard, le lieutenant agita légèrement le dossier: «Oui, Dem Iss Ruy, nous en avons bel et bien terminé. Pour nous, votre passage n’est qu’une simple formalité. Je n’ai eu qu’à vérifier que les informations qui étaient contenues dans les différents documents étaient conformes à celles que votre guilda m’a transmises. Rien de plus. Une fois que nous aurons confirmé que le matériel contenu dans la diligence sont bien en règles, vous pourrez traverser le pont.

- Combien de temps cela prendra-t-il?

- Puisque vous êtes la seule passagère, et que votre véhicule ne transportait, en plus de vos effets personnels, que peu de marchandises, cela devrait être assez rapide.»

Les remerciements et les salutations échangées et le dossier entre ses mains, Leër sortit du bureau du lieutenant et se dirigea vers l’extérieur. Depuis qu’elle avait été réveillée par la tenancière, une femme que cinquante ans d’aigreur avaient terni de la tête aux pieds et dont la voix aiguë et nasillarde faisait l’effet d’ongles sur un tableau d’ardoise, elle n’avait pas eu l’occasion de mettre le pied dehors. Son repas du matin, dont la qualité avait été similaire à celle de la literie, avait été pris dans une immense salle terne et austère directement attenante au bâtiment dans lequel elle avait dormi et dans laquelle personne, si ce n’est elle, ne s’était

présenté, puis elle s'était rendue au service frontalier qui faisait lui aussi partie du bâtiment et avait attendu puis été questionnée par le lieutenant Fain-Dortan, tout cela sans qu'aucune fenêtre ni aucune forme d'ouverture donnant sur le dehors n'ait été passée. Aussi, à présent qu'elle était invitée à quitter ces locaux à l'artificialité oppressante pour retrouver l'extérieur, elle s'y dirigeait le coeur battant, autant pour pouvoir respirer un air qu'aucune poussière n'asséchait que pour se repaître du décor qui, la veille, tandis que la diligence accomplissait le dernier kilomètre qui la séparait de son point d'arrivée, avait fait frémir son coeur.

Elle retraversa donc les couloirs nus et les salles dépeuplées, se rendit jusqu'à la pièce qui lui avait servi de chambre, même si, de chambre, s'il était fait exception du lit grinçant et du petit meuble qui semblait devoir remplir la fonction de bureau, elle n'en avait que le nom, rassembla ses affaires sans s'attarder à les ranger correctement dans son sac et se dirigea vers la sortie.

Pendant un peu moins d'une dizaine de minutes, elle marcha dans des couloirs gris et secs que seul l'écho de ses pas animait d'un semblant d'existence, traversa des salles dont le silence oppressant rappelait l'atmosphère de ces cimetières oubliés dans lesquels les tombes ne sont plus depuis bien longtemps que des pierres polies sous lesquelles aucun héros ne repose plus, jusqu'à atteindre une porte plus large et plus haute que les autres dont les panneaux, comme sous l'effet d'une puissante volonté de conformité, avaient perdu cette couleur vibrante qui caractérise la vie du bois pour être remplacée par la teinte terne qu'impose le brouillard sur le monde. Cette porte dépassée, Leër se retrouva dehors, dans une sorte de cour fermée sur trois de ses côtés par les murs de ces mêmes bâtiments dont elle venait tout juste de s'extraire. Dans cet espace peuplé par un tapis d'herbes folles, seules de longues tiges d'acier vaincues par la rouille et en haut desquelles, réminiscences d'un passé militaire autrefois glorieux, des carrés de tissus dépigmentés pendaient lâchement, avaient résisté à l'assaut de l'indifférence. Tout le reste, des gradins centenaires qui auraient accueilli les officiels du Royaume lors de leur tournée d'inspection aux différents râteliers dans lesquels hallebardes et épées en tout genre auraient été rangées, avait presque entièrement disparu; ne restait d'eux que des lignes sombres sur les murs ou des sections un peu moins herbeuses sur les bords du lieu, fossiles d'un temps qui avait été abandonné lorsqu'à la violence des armes avait finalement succédé la puissance des mots.

Leër se fraya un chemin au travers des herbes hautes, dépassa le bâtiment méridional dont la façade, rendue plus claire par l'insistance du soleil, avait la pâleur des os, et arriva enfin en vue des rives de la Torrentielle, le fleuve impétueux qui s'écoulait depuis les

Monts Nuageux à l'est et qui servait de frontière entre la Haute-Seigneurie et le Royaume Oktaro.

La veille, lorsque la diligence avait pénétré dans la vallée, Leër avait découvert ce panorama que le courant avait ciselé siècle après siècle, apportant à sa suite les sédiments que les intempéries estivales et le froid de l'hiver avaient arrachés aux reliefs et qui avaient donné sa fertilité à cette terre et sur laquelle, depuis des temps immémoriaux, les arbres fruitiers et les vignes, bénies par la douce chaleur de l'astre du jour, déversaient leurs parfums de fleurs et de miel. Cependant, malgré les couleurs enchanteuses qui baignaient d'opulence cette région aux allures de paradis, l'ambassadrice n'avait pu empêcher son regard de s'attarder sur l'étrange structure qui enjambait le fleuve. Elle avait tenté de se renseigner à ce sujet auprès du cocher, mais ce dernier n'avait pas même daigné répondre à sa question, émettant à la place une série de grognements que Leër avait préféré voir comme une forme de communication entre l'homme et son attelage. Une fois descendue du véhicule, elle avait questionné sur ce sujet le jeune garçon à la peau piquetée par l'adolescence qui s'occupait de ses bagages, mais l'indifférence crue qu'il lui avait offerte en retour ne lui avait été d'aucun secours. Il lui avait fallu atteindre le comptoir de l'auberge et la matrone à la peau hâlée et fripée qui l'y attendait pour apprendre que ce qui avait retenu son attention était le pont, plus précisément la partie méridionale de celui-ci, mais qu'elle ne pourrait obtenir plus de détails sur ce point qu'à partir du lendemain, lorsqu'elle aurait été autorisée à le traverser.

À présent qu'elle pouvait s'en approcher, un étrange tremblement, semblable à celui qu'elle avait eu lorsqu'elle avait pour la première fois traversé les portes d'Odoril, faisait frémir sa peau. Alors même qu'elle se trouvait à plusieurs centaines de mètres d'elle, cette construction exerçait déjà sur sa conscience un puissant magnétisme. Leër rejoignit le petit chemin de gravier et de sable qui longeait le bâtiment dont elle venait de sortir et le suivit, passant à côté d'un verger duquel des arômes d'agrumes pulsaient dans la chaleur montante de la fin de la matinée, dépassant une sorte d'entrepôt aux immenses portes béantes dans lequel elle put voir que la diligence qui l'avait conduit jusqu'ici était en train d'être inspectée pour finalement arriver à une petite bicoque de bois à la peinture craquelée dans laquelle un seul soldat au regard vide se tenait, droit et sévère. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, Leër lui présenta les documents qui lui avaient été remis. Le soldat les parcourut d'un oeil morne puis les rendit à Leër.

«Tout est en ordre. Je vous souhaite un bon séjour en Royaume Oktaro, Dem

Ambassadrice» furent les seuls mots qu'il lui adressa, puis il retourna à l'ombre de son abri et se remit à fixer l'air devant lui. Leër pivota sur ses talons. Elle se trouvait enfin face au pont.

Il s'avavançait tout d'abord, lourd et droit, imperturbable conquérant au sein du fleuve dont il brisait les flots sans vergogne; il n'offrait alors, que ce soit par ses piliers ou ses parapets, que la froideur de l'esthétique utilitaire et sévère qui caractérisait les constructions de la Haute-Seigneurie et qui rendait chacune d'entre elles aussi indissociable, crue et triste que tous ces autres ponts qui traversaient toutes ces autres rivières de ce côté-ci de la frontière; s'il n'avait été qu'ainsi, le paysage dans lequel il s'inscrivait aurait régné sans partage, monarque absolu vers qui tout être se serait incliné afin d'en recevoir les bénédictions.

Cependant, tandis que Leër s'avavançait sur ces pavés posés sans flatterie au travers du courant pétillant du fleuve, un tout autre monde s'ouvrit à elle, un spectacle qui ne pouvait être perçu autrement que comme une expérience profondément sensuelle. À peine eut-elle dépassé le point médian du pont qu'elle eut l'impression que de part et d'autre du pont les angles des rambardes se mettaient à tourner sur eux-mêmes comme l'aurait fait un baril prisonnier du flot, et plus son oeil s'avavançait sur cette étrange déformation de ce qui avait été, à peine quelques mètres auparavant, un des exemples les plus probants de l'inaltérable, plus les blocs immenses perdaient cette inflexibilité propre à la pierre pour se métamorphoser en des lignes fibreuses et vivantes qui s'éloignaient de la route comme l'auraient fait des cordes attachées au mât d'un navire. Prisonnière de cette curieuse illusion, Leër s'approcha et posa ses doigts sur ces câbles qui semblaient pouvoir danser au gré du vent, découvrant sous eux cette rigueur de la pierre que ses yeux ne pouvaient saisir.

Pendant une longue minute, elle considéra la roche sous ses yeux, la finesse des détails qui la composaient, son grain, sa texture. Elle savait que ce qu'elle était en train de regarder était de la pierre et malgré cela, elle ne pouvait s'empêcher de sentir le craquement discret des fibres végétales soumises à la tension du tablier du pont, les imperfections presque imperceptibles du vivant que la chaleur et l'humidité maintiennent en constant état d'éveil. Était-elle véritablement en train de toucher une matière minérale? Comment était-il possible de façonner un bloc de grès afin qu'il suggère une telle vitalité?

Elle connaissait la réponse à cette question. Durant son apprentissage, elle avait entendu parler à de très nombreuses reprises de l'ingéniosité des Oktaros en matière d'architecture, de leurs bâtiments qui semblent s'animer aux premières lueurs du jour, de façades dont les motifs floraux donnaient l'impression d'éclorre aux premiers jours du printemps,

du bruissement subtil des feuilles de calcaire lors des soirs de vent, mais elle n'avait jamais considéré ces descriptions autrement que comme des exagérations poétiques d'individus qui tentaient de manifester leur première émotion face à des spectacles dont le caractère d'exception, bien que certain, n'en était pas moins exagéré. Jamais elle n'avait même imaginé que les images qui lui avaient été transmises eussent pu être en deçà de la réalité. Elle était fascinée, subjuguée qu'un peuple soit parvenu à perfectionner à tel point cet art qu'il semblait pouvoir donner vie à la pierre.

Sous le charme d'une telle maîtrise de la matière, elle laissa sa curiosité remonter les filins de pierre en direction des tours de pierre qui se dressaient dans l'azur. Elle découvrit alors, dans un effarement qui failli lui arracher une exclamation proche de la pâmoison, des mains gigantesques aux doigts puissants qui semblaient fleurir de ces fibres chthoniennes, puis des bras lourds et musculeux qui auraient fait pâlir d'envie les héros des contes guerriers et, finalement, dans un déferlement de majesté, là où piliers et colonnes auraient dû se trouver, des corps gigantesques drapés d'un tissu diaphane qui laissait entrevoir, dans toute la pudeur dont l'art peut faire preuve, les détails d'une anatomie proche du divin reproduits avec une perfection telle que, durant un instant, Leër se demanda si ces sculptures étaient un chef-d'oeuvre issu de l'imagination d'un artiste de génie, ou les restes calcifiés d'un temps révolu durant lequel l'humanité, à la recherche de la transcendance, avait choisi de revêtir les qualités des géants afin de se rapprocher des cieux.

Plus elle les regardait, plus elle sentait un profond vertige l'envahir. Ces deux êtres, dont l'immobilité ne semblait que feinte, avaient tous deux une posture particulière, symbole d'une époque durant laquelle les frontières étaient un lieu de dispute plutôt que de contact: la statue de gauche, dont le bras gauche dressé devant lui montrait une paume lourde et impérative que venait renforcer la présence d'une épée longue comme cinq hommes, avait le visage de celui qui, investi d'une tâche entre toutes essentielle, est devenu l'obstacle infranchissable face au mal; de l'autre côté du pont, arborant quant à lui des traits souriants jusqu'à la sérénité, l'autre titan avait sa main droite ouverte tendue devant lui et sur laquelle, telle une invitation au partage et au repos, une immense grappe de raisin aux grains généreux se trouvait.

Attirée par la félicité que manifestait la seconde statue, Leër s'approcha d'elle et posa sa main sur sa hanche qui formait le socle occidental sur lequel reposait le pont. Sous la pression de ses doigts, elle put sentir la fraîcheur silencieuse de la roche que la chaleur du jour n'avait pas encore atteinte, la fermeté inamovible que l'on prête d'ordinaire aux montagnes. Elle

leva les yeux et fixa un instant le corps musculeux aux côtés duquel elle était, s'attardant sur toutes les petites marques, ces détails autrement imperceptibles qui parsemaient la statue, sur les traces que le temps avait apposé au fil des saisons. Ainsi, se dit Leër dans un soupir dans lequel soulagement et tristesse étaient mêlés, ces statues n'étaient bien que des statues. Il n'y avait rien de vivant en elles. Elles ne faisaient que le simuler cette nature qu'elle avait cru faire partie d'elles, même si cette simulation était presque invisible pour quiconque qui ne se serait pas tenu contre ces oeuvres, autant pour pouvoir véritablement découvrir ces détails que pour pouvoir poser sur les statues un oeil qui n'aurait pas été charmé par la magnificence qui s'exhalait d'elles lorsqu'elles étaient contemplées dans leur entièreté.

Leër passa plusieurs minutes à observer la statue et la finesse du travail qui lui avait permis de naître puis, rappelant à elle les devoirs qui lui restaient encore à accomplir, elle s'écarta d'elle de quelques pas et parcourut la seconde moitié du pont d'un pas décidé, laissant à regret derrière elle ces colosses intransigeants retourner à leur garde éternelle. Lorsqu'elle fut enfin parvenue de l'autre côté du pont et que la terre était de nouveau sous ses pieds, elle sortit de ses pensées et put voir, l'attendant avec la même patience que les géants qui se trouvaient à présent derrière elle, un groupe d'une demie-douzaine de soldats Oktaros au garde-à-vous et un septième individu, à la peau brillante bien que ridée et aux yeux noirs et globuleux qu'un nez acéré venait amplifier, qui la salua, puis lui tendit une main vide, la paume dirigée vers le haut.

«Dem Iss Ruy» commença-t-il d'une voix dont la froide fermeté manifestait une longue habitude de ce genre de conversation «Ambassadrice intérimaire de la Haute-Seigneurie auprès de Sa Dignité, Eggersik 17, je suis Yelio Ker Mai-Ibin, sous-sous-ministre aux relations extérieures. J'ai été mandaté par Sa Dignité, Eggersik 17, afin de vous accueillir dans notre Royaume et de veiller à ce que tous les documents officiels nécessaires à votre entrée et votre séjour sur notre territoire soient en règle. Veuillez me transmettre les documents que l'officier de votre royaume vous a transmis et me suivre, je vous prie.»

Sans même y penser, Leër exécuta les ordres que l'Oktaro lui avait donnés et, un peu moins de cinq minutes plus tard, elle était assise dans un petit local sobre jusqu'à l'ascétisme face à un bureau tout aussi frugal de l'autre côté duquel Mai-Ibin, lui aussi assis, consultait les différents feuillets disposés devant lui.

«L'officier du Haut-Seigneur a déjà inspecté tous les documents» dit Leër, les jambes croisées et les mains posées sur ses genoux. «Il m'a assuré que tout était en règle.»

Son visage toujours tourné vers les feuillets posés devant lui, le sous-sous-ministre leva les sourcils et regarda Leër d'un oeil dans lequel l'amusement se disputait à la condescendance: «Je suis bien au fait du *travail* que votre officier a pu accomplir, Dem Iss Ruy. Cependant, nous Oktaros avons notre propre manière de traiter l'information concernant les individus qui passent nos frontières, que ce soit à des fins commerciales, diplomatiques, ou autres. J'espère que vous ne vous en formaliserez pas. Nous sommes simplement plus... consciencieux que vous sur ce point.

- Bien entendu, Seur Mai-Ibin. Loin de moi l'idée de critiquer votre travail. Je ne souhaitais simplement que transmettre cette information à votre intention.»

En guise de réponse, Leër ne reçut de la part de l'officiel Oktaro qu'un bref regard qui fut presque instantanément redirigé vers les quelques documents qu'il était en train de considérer, soulevant et rabaisant les pages comme un tanneur aurait pu le faire de rubans de cuir de piètre qualité, prenant à peine le temps de lire les mots qui y étaient inscrits. Après une courte minute de cette inspection rudimentaire, l'Oktaro délaissa les feuilles, puis referma le dossier et l'écarta de devant lui jusqu'au bord droit du bureau, posa les coudes sur ce dernier et se pencha légèrement en avant en direction de Leër, les mains jointes placées proches de son menton sans pour autant entrer en contact avec lui.

«Dem Iss Ruy, j'ai pu remarquer que ce nom n'était pas votre nom jusqu'à il y a peu de temps. Est-ce vrai?

- C'est en effet le cas» lui répondit Leër sur le ton le plus simple possible.

«Pourriez-vous m'expliquer la raison de cela, je vous prie?»

L'ambassadrice soupesa un instant le regard que Mai-Ibin lui portait, cherchant dans son attitude un signe qui pourrait la guider sur le type de réponse qu'il attendait. Désirait-il en savoir plus sur les relations qu'elle entretenait avec son Maître, sur les ramifications administratives et sociales pour lesquelles ils avaient décidé de son adoption, sur son histoire à elle?

À cette demande de précisions, l'Oktaro darda sur elle un regard placide: «commencez par me dire qui sont vos parents biologiques. Je vous poserai des questions au fur et à mesure qu'elles me viendront.»

Près de trois heures plus tard, Leër sortit de la petite salle austère, la pochette contenant ses documents officiels coincée sous son bras droit, sa main gauche placée devant sa

bouche afin de masquer, si elle ne parvenait pas à le contenir, le bâillement qui tentait de s'immiscer hors elle. Elle se sentait épuisée. Non pas qu'il lui avait été difficile de répondre aux questions qui lui avaient été posées, les questions n'avaient eu d'autre sujet qu'elle et ne s'étaient jamais dirigées sur des chemins qui auraient pu impliquer une réflexion profonde sur des individus qu'elle avait rencontrés durant son existence, mais la redondance de certains sujets, comme par exemple sur ce qui l'avait poussée à quitter Élavilin-Sud pour se rendre à Odoril, ou bien sur les raisons pour lesquelles elle avait été affiliée à l'ambassade Oktaro, avait mis sa patience à rude épreuve. C'était comme si Mai-Ibin avait délibérément cherché à lui faire commettre une erreur. Cependant, après plus de deux heures de ce qui ne pouvait être appelé autrement qu'un interrogatoire, la posture du petit sous-sous-ministre s'était quelque peu détendue, son dos et ses épaules avaient perdu un peu de la rigueur qu'elles avaient arborée plus tôt, et un semblant de sourire était même parvenu à s'esquisser sur son visage foncièrement taciturne. Après cela, Mai-Ibin était devenu plus affable sans pour autant se montrer aimable; il lui avait posé quelques questions plus générales, puis il avait rassemblé les différents documents que Leër lui avait transmis, avait ajouté à cette pile une feuille qu'il avait sortie du bureau et qu'il avait signé avec empressement et lui avait rendu le tout tout en lui offrant les premiers mots d'accueil qu'elle avait entendu de la journée.

Enfin de nouveau dehors, elle vit que son véhicule était en train de passer le pont qu'elle avait elle-même emprunté. Pendant une longue minute d'observation, elle se demanda si, tout comme pour sa propre personne, la diligence allait elle aussi subir un examen approfondi de la part des autorités Oktaris.

Ce ne fut toutefois pas le cas. La diligence passa le point de contrôle sans accrocs, le meneur descendit de son banc, salua Leër d'un petit mouvement du menton duquel ne filtrait aucune émotion et prit le chemin inverse sans même jeter le moindre regard vers les sculptures qui projetaient à présent une ombre bien fine sur la route qu'il empruntait.

L'unité militaire Oktari s'approcha ensuite de la diligence et l'un d'entre eux, dont la peau un peu plus sombre que celle des autres témoignait de sa fonction au sein de son groupe, escalada le véhicule, attrapa les rênes du bout des doigts et fixa la route devant lui dans l'attente du signal du départ. Les autres soldats montèrent quant à eux à l'intérieur de l'habitacle, le dernier se tenant au niveau du sol, la porte dans sa main gauche tandis que, de la main droite, il invita Leër à prendre place parmi eux.

Sentant en elle ce qui ne pouvait être autre chose qu'une bouffée de mal de pays,

Leër se tourna vers le territoire de la Haute-Seigneurie. Pour la première fois de sa vie, elle se trouvait dans un Royaume différent du sien, et bien qu'elle n'eût jamais vraiment ressenti de sa vie la pression que peut faire peser la nostalgie sur le coeur, elle ressentit le besoin de fixer dans sa mémoire les courbes douces des collines et la banale esthétique des bâtiments comme si c'était la dernière fois qu'elle avait la possibilité de les contempler de ses propres yeux. C'est alors qu'elle découvrit que, masquée aux regards de son Royaume par la carrure pesante de l'architecture du pont, les statues qui se trouvaient du côté Oktaro tenaient, dans ces mêmes mains qu'elle avait entr'aperçues tandis qu'elle pénétrait sur ce nouveau territoire, un pilier de pierre qu'aucun ornement ne venait embellir. Sa curiosité piquée au vif, elle voulut demander aux soldats la raison de la présence de cet énorme structure qui, sous tous les aspects de sa nature, contrastait si pleinement avec la magnificence dans laquelle il avait été placé, quand elle remarqua que le pilier se trouvait très exactement au-dessus de la dernière arche du pont, qui elle-même enjambait la rive pentue du fleuve. La raison devint alors évidente aux yeux de l'ambassadrice, et son corps, en réaction à sa compréhension, fit glisser sur sa peau un frisson qui la força à fermer les yeux un instant pour retrouver son calme. Si ce pilier tombait, elle n'avait aucun doute qu'il traverserait le tablier sans effort et qu'il balayerait dans sa chute les jambes des statues, provoquant par la même occasion l'effondrement de près de la moitié du pont. Si cela se produisait, le Royaume Oktaro serait presque totalement coupé de la Haute-Seigneurie et forcerait quiconque voulant traverser la frontière à s'enfoncer dans les reliefs des Monts Nuageux jusqu'à ce qu'il trouve un guet où la puissance du courant du fleuve lui permettrait de passer. Un tel stratagème ne signifiait qu'une seule chose: la paix qui régnait entre les différents Royaumes depuis plusieurs décennies n'était pas encore synonyme de confiance.

La main toujours posée sur la tranche de la porte, le soldat se racla la gorge à l'intention de Leër. Elle détourna son regard du pont, remercia d'un hochement de tête le soldat et monta dans la diligence. Une fois à l'intérieur, et la porte fermée, le soldat qui se trouvait face à l'ambassadrice donna un petit coup de son poing fermé sur la trappe qui permettait de communiquer avec le cocher et le véhicule s'ébranla.

La dernière étape du voyage de Leër venait de débiter.